Document generated on 07/14/2025 12:08 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'exécuteur

Daniel Pigeon

Number 67, Fall 2001

Menaces

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4022ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pigeon, D. (2001). L'exécuteur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 31–33.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'exécuteur

Daniel Pigeon

> Le type a volé en l'air, ses pieds ont quitté le sol, c'était joli, comme s'il avait fait un saut en arrière. Il est allé taper contre la porte avec un boucan énorme et il y est resté épinglé. Ça n'a pas duré longtemps, mais le corps du type est resté fixé dans le bois avec le plomb.
>
> Rubem Fonseca

Je n'ai jamais imaginé que la menace puisse surgir ainsi de l'intérieur, à l'instar d'une jouissance, d'un cri de détresse ou d'indignation. Moi qui ai toujours vécu au milieu des salves, risquant ma vie à tout moment pour une peccadille, un profit supplémentaire, un amour déchu. Moi qui me suis longtemps prétendu maître de ma vie et de mes mouvements, de mes désirs et de mes aspirations, de mes malheurs et de mes infortunes. C'est pourtant ce soir que je reprends les rênes de mon destin. Je le sens jusqu'au bout de mes doigts, dans mes mains tremblotantes d'effroi et de hâte. D'indécision et d'implacable résignation.

Je me demande si les enfants avaient vu la menace graver lentement de troublantes rides sur le visage de leur père. Entrevoyaient-ils l'avenir avec la même crainte que moi ? Je ne crois pas. Marie a su faire preuve de son calme légendaire au cours de toutes ces années de bonheur pendant lesquelles nous avons élevé nos bambins, petits diables d'amour et de tendresse, ces cruelles années durant lesquelles j'ai attendu la condamnation de mes crimes.

Et si je les énumérais, ces crimes ? Aurais-je le courage de les entendre, de les revivre et de les assumer, moi qui étais alors parfaitement conscient de faire le mal ? Je ne parle pas ici des quelques épisodes de trafic, non, je me rappelle plutôt le visage de ceux que je devais abattre, et puis non, je revois surtout mon propre visage au moment où j'appuyais sur la détente, mon

regard effarouché, mon haleine fétide lorsque j'arrivais parfois à lire dans les yeux des condamnés l'incompréhension et l'infinie tristesse d'apprendre sur-le-champ que leur fin était arrivée. Ceux-là me touchaient. Quant aux autres… Leur regard défiant, leur arrogance... Je ne tardais jamais à faire feu : j'avoue même que je ressentais alors un moment d'intense plaisir. Un plaisir que je savais pervers.

Lorsque le doute revenait me hanter, je revoyais une scène que j'avais lue quelque part, où un truand, durant un cambriolage chez des gens de la haute société, se demandait si une victime, se tenant debout à deux mètres d'un mur, y resterait plaquée sous la violence de la décharge d'un gros calibre. Il tenait ce raisonnement tout haut devant des gens horrifiés avant de tenter son expérience…

J'y voyais là une manifestation flagrante du Mal suprême, ce qui calmait momentanément ma petite perplexité. Je pouvais alors poursuivre mon sale travail avec circonspection et minutie, sans trop douter, ni me questionner, ni chercher à comprendre, à en dégager quelques motivations. Jusqu'au jour où est réapparue l'incertitude qui m'a mené à ma propre perte.

Si j'avais fait feu d'emblée alors que je le tenais en joue après des mois de peines et d'infructueuses recherches, je n'en serais pas là maintenant. Non. Il aura suffi d'un instant de doute, d'une brève hésitation pour qu'il m'atteigne avant de prendre la fuite. Ce raté a ranimé la furie et la détermination de mon patron : ma tête a été mise à prix.

J'ai tenté de convaincre Marie que nous devions nous enfuir. Comment expliquer aux enfants que leur père est menacé de mort ? a-t-elle dit.

Nous sommes donc restés, silencieux, otages de notre sort. Les heures se sont égrenées ; une sérénité s'est lentement installée, ce calme propre à quiconque sent la mort rôder et en accepte la fatalité.

Ce soir, ils sont là. Je vois leurs silhouettes se dessiner derrière les voilages diaphanes. Ils ne m'auront pas ; ils ne nous auront pas. Marie et les enfants m'attendent déjà de l'autre côté :

un oreiller sur leur visage m'a préservé de leurs implorations. Mon haleine est fétide ; l'acier du canon me brûle la langue. Et mes mains tremblotent. Personne ne lira dans mes yeux la résignation et l'infinie tristesse de savoir que ma fin est arrivée, car, déjà, mon doigt est nerveux sur la détente.